



TOMÁS GONZÁLEZ
L'HISTOIRE
D'HORACIO

ROMAN

carnets**nord** | éditions
montparnasse

Extrait de la publication

L'histoire d'Horacio

DU MÊME AUTEUR

Au commencement était la mer, Carnets Nord, 2010

Tomás González

L'histoire d'Horacio

*Traduit de l'espagnol (colombien)
par Delphine Valentin*

carnets**nord**

Titre original
La Historia de Horacio
© Tomás González, 2011

© Carnets Nord, 2012 pour la traduction française
12, villa Cœur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-097-8

Le temps signifie uniquement que les étapes du devenir peuvent se déployer en lui selon un ordre précis. En habitant entièrement chaque instant, on transforme ces étapes du devenir en voyage jusqu'au ciel.

YI KING

1

Horacio vit Pacho et le taureau passer sous les orangers, à côté de la Volkswagen noire, dont les vitres reflétaient les premiers rayons du soleil. Un peu plus tôt, quand il faisait encore nuit, Horacio était sorti en robe de chambre pour essuyer la rosée avec un torchon et faire briller la voiture avec un autre ; puis il était revenu à la maison, s'était assis dans la salle à manger, les jambes croisées, avait fumé en agitant le pied, bu un café et attendu que Pacho amène le taureau. « Il est né pour être nerveux », commentait souvent Eladio, beau-frère d'Horacio, et médecin. « Comment comprendre qu'on puisse être attaché à ce point à quelque chose qui nous fait autant trembler ? » disait-il de sa voix profonde, faisant référence à l'amour de la vie d'Horacio.

Le sifflement pénétrant de Pacho retentit, et le pékinois des filles commença à japper comme s'il était devenu fou. Horacio avait six filles et un fils, le plus

jeune, et tous dormaient encore quand Pacho et ses dents gâtées sifflèrent à six heures du matin, ce deuxième samedi de mai 1960. Les filles commençaient à se lever après neuf heures ; le cadet, vers midi, en criant après Carlina, la femme de service, pour exiger son déjeuner et en demandant à sa mère où elle avait bien pu foutre son lance-pierres. En ce temps-là, la fumée des usines et des automobiles n'avait pas encore tout à fait sali l'air, sur la vallée le ciel était toujours parfaitement bleu.

— Bonjour Pacho.

— Bonjour don Horacio.

Le pékinois, odieux et prognathe, sortit japper après Pacho, mais à la vue de la masse du taureau, il laissa échapper un couinement de frayeur et repartit comme une balle jusqu'à la maison. Pacho disait souvent que ce chien était une tapette. Pacho était grand et maigre ; il avait les yeux bleus, les plus grands pieds du monde et marchait sans chaussures. Il aidait Horacio à s'occuper de la vache. Les filles le détestaient. Il chiquait du tabac et était capable de projeter un crachat entre ses dents à plus de cinq mètres de distance.

Pendant que le taureau se redressait de façon spectaculaire, comme si la terre se soulevait, Horacio tenait la queue de la vache afin que le membre rouge du taureau disparaisse dans sa chaleur. La rosée lustrait les feuilles des bananiers, étincelait sur les fleurs des orangers. Puis Pacho fit marcher le taureau un moment dans le pré derrière la maison, le temps qu'il se repose,

et Horacio découpa de l'écorce de bananier pour sa petite vache blanche et noire. Les mains d'Horacio étaient larges et expressives.

Horacio vivait du commerce en général mais préférait le commerce des antiquités. Il aimait l'odeur du vieux bois, du bronze oxydé, du cuivre ; il aimait les tableaux représentant des Vierges plutôt que des saints, mais il possédait, par exemple, un saint Lazare avec deux énormes chiens lui léchant les plaies qu'il n'avait jamais voulu vendre. Et parmi les peintures de Vierges, il avait un penchant pour celles où, le regard vers le haut, les Vierges paraissaient sur le point de s'élever ou de s'évanouir.

Les antiquités qu'Horacio ne se résoudrait jamais à vendre, il les entreposait dans la maison. Tout le monde dormait dans des lits à colonnes, dont certains de l'époque d'Atanasio Girardot *, et dans le séjour, la salle à manger et la chambre des parents étaient suspendus d'incroyables lustres en cristal. Les antiquités qu'il ne serait disposé à vendre qu'après avoir lutté jusqu'au bout, quand il n'y aurait plus un sou pour manger ou payer l'école des enfants, et encore faudrait-il presque lui passer sur le corps, Horacio les cachait dans le garage.

* Atanasio Girardot (1791-1813) participa aux guerres d'indépendance de la Colombie et du Venezuela, et combattit auprès de Simón Bolívar lors de la campagne Admirable.

Alors que Pacho revenait avec le taureau, Horacio, les mains dans les poches de sa robe de chambre maculée de banane, fumait en contemplant sa vache. Il l'entendait mastiquer l'écorce de bananier, « scrunch, scrunch, scrunch », et cela lui mettait l'eau à la bouche. Horacio, qui était très proche de la mort mais ne le savait pas encore, écrasa son mégot avec sa botte en caoutchouc et s'approcha de la bête pour la caresser et lui examiner les oreilles, voir si elle n'avait pas de tiques.

— Cochonne que tu es, Lola, lui dit-il, en retournant de ses doigts le coquillage poilu de ses oreilles.

Il extirpa délicatement la tique, pour ne pas perturber la vache, la posa dans le creux de sa main un instant, sans penser à rien, se contentant de détailler son horrible corps, la plaça sur une pierre affleurant l'herbe comme une île et l'écrasa sous sa botte ; il contempla la marque du sang sur la pierre, puis chercha dans l'une des poches de sa robe de chambre le paquet de cigarettes et dans l'autre, le briquet Ronson, qui sentait le gaz.

Le taureau monta à nouveau sur la vache pendant qu'un groupe de merles bleus descendait en piqué, compétition chaotique au milieu de la bananeraie.

La vache se retrouva pleine et le temps commença à passer.

Horacio acheta une autre vache, petite elle aussi, qui venait de mettre bas et produisait encore du colostrum, mais qui arriva seule. Le veau avait été transformé en

saucisson. Encore plus basse que la première, ses pis gonflés disparaissaient parfois entre les hautes herbes. Comme elle était noire avec un triangle blanc sur le front, Pacho l'appelait Étoile. Horacio disait « vache » pour les nommer l'une et l'autre, sauf quand il était de bonne humeur et qu'il leur donnait des noms comme Lola, Lola Puñales, Ay Carmela ou Cleopatra.

Pacho était capable de retirer les parasites des vaches en pinçant leur peau entre ses dents jusqu'à ce qu'ils lui tombent dans la bouche. Il crachait alors ces larves, les écrasait sous ses pieds, puis, pour toute hygiène buccale, lançait un énorme jet de salive en forme d'arc-en-ciel. Les filles criaient, couraient se réfugier dans la maison ou se cachaient derrière les orangers.

— Jésus Marie, Pacho, vous êtes absolument répugnant, lui disaient-elles, et il faisait alors retentir son rire guttural – car il lui plaisait d'être grossier.

Outre la vache d'Horacio, Pacho s'occupait de la jument du médecin, qu'il emmenait brouter tous les jours. Elle était vieille et avait les cils blancs. Pacho était le seul à la monter. Il s'installait sur la croupe osseuse, pour ne pas peser sur son échine, et laissait pendre de chaque côté ses jambes de pantalon crasseuses, d'où dépassaient ses énormes pieds couleur de brique. La jument hennissait encore et s'ébrouait de temps en temps, mais c'était comme si on secouait un tas de poussière. Des années durant, elle avait porté le médecin, grand, maigre, ascétique, vêtu d'un costume

noir, sur les sentiers communaux, sous le soleil ou au milieu des lucioles, à travers les plantations de café ou la forêt épaisse, jusqu'aux maisons cachées entre les avocatiers et les arbres à miel, où les enfants voulaient voir le jour et les vieux, le quitter. Puis Eladio se dit que la jument aussi était devenue vieille et méritait de se reposer, et il décida qu'elle consacrerait ses derniers jours à se promener, brouter et battre des cils. Le matin, Pacho venait la chercher dans l'écurie d'Eladio et l'emmenait dans un pré que le médecin avait loué uniquement pour elle. Sur la route, et à contre-courant des bus et des voitures, la jument, clop, clop, clop, faisait retentir au milieu du vacarme un contrepoint lent, léger, presque imaginaire, de fer à cheval.

« Elle est plus ancienne que l'avion à réaction », disait le médecin, qui utilisait cet anachronisme quand tout le monde disait déjà jet et que les DC3 avaient l'air fatigués au-dessus des montagnes, tout comme il disait « caleçon » au lieu de pantalon et « représentation » pour séance de cinéma. « Elle est même plus ancienne que le moteur à explosion, le moteur à vapeur, plus ancienne que la roue si on veut être tout à fait précis. »

Les beaux-frères d'Eladio, sans doute parce que ce nom était trop doux, avaient commencé à l'appeler Pacho Luis avant même qu'il ne se marie avec Rosalía. Mais le médecin aussi prit l'habitude de leur donner du Pacho Luis, si bien que parfois seul le contexte

permettait de savoir auquel d'entre eux il faisait référence. « Le problème, c'est que Pacho Luis est une boule de nerfs », disait-il, et l'on savait qu'il s'agissait d'Horacio. « Je réfléchis à deux fois avant d'aller chez Pacho Luis, parce que j'en ressors toujours l'esprit embrouillé », disait-il, et il était alors évident qu'il faisait allusion à son beau-frère Elías.

Elías écrivait des livres. Tout au long de ses soixante-dix ans, Elías n'avait jamais cessé d'admirer tout ce qui vit sous le soleil ni de critiquer toute forme d'autorité, il avait soulevé chaque pierre et transformé la moindre affaire humaine ou divine en sujet de débat. « Il ne laisse jamais personne tranquille, ce Pacho Luis, ajoutait le médecin. Et explique-moi, pourquoi tant cogiter, si tout est si évident ? Dieu est Dieu ; Satan est un emmerdeur boiteux à la queue préhensile. Et chacun fait ce qu'il peut. »

Quand les frères, les sœurs, les beaux-frères et les belles-sœurs se réunissaient, les pères commençaient à se lancer du Pacho Luis, devant les yeux médusés des enfants. Sous le corridor de la ferme que le médecin possédait dans les terres froides de la cordillère, sous le corridor de la maison de l'écrivain ou sous les orangers du jardin d'Horacio, ils se réunissaient les samedis ou les dimanches pour fumer et parler de la nature humaine, de politique, de Dieu, des arbres et des plantes, des vaches, de la beauté de certains livres, aussi immortels que la planète (et aussi peu immortels qu'elle), tout en remplissant les bulletins de courses de

chevaux. Lorsqu'ils se réunissaient dans la maison de l'écrivain, il arrivait que l'un de ses admirateurs passe, qu'il s'aggrave à la conversation décomposée, donnant du « maître » pour s'adresser à leur hôte.

— Pourquoi chercher Dieu au-dehors ? Ce ne serait pas Dieu, n'est-ce pas ? Ce serait un personnage, disait Elías, qui portait un béret sur sa grosse tête et ses yeux café au lait, toujours étonnés et interrogateurs, comme ceux des enfants.

— Ils lui ont amené des semences de Miami. Elles donnent des avocats de la taille de cette bagnole, disait Álvaro, un autre frère d'Horacio.

— Est-ce que cela signifie que pour vous, maître, chacun est Dieu ?

— Dans la cinquième course, je mise sur Desdemona, mon vieux Pacho Luis. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Dieu est en chacun. En chaque chose, répondait Elías. Quand Pacho crache, il y a là l'émerveillement, le paradis terrestre. Celui que cela dégoûte, c'est qu'on lui a dérégulé le cerveau avec des notions de bien et de mal. Est sage et heureux celui qui est, Garcés, non celui qui sait.

Garcés était gros, tout rose et un peu naïf. Il allait mourir d'une syncope et resterait aussi rose dans le cercueil qu'il l'avait été dans la vie. La rumeur dirait qu'on l'avait enterré vivant.

— Bonne jument, mais elle court avec des poids, disait Horacio tout en étudiant la gazette des courses. Román est un jockey fantastique, Pacho Luis, mais je

ne crois quand même pas qu'il puisse gagner. Je la joue en placé.

De retour chez eux, les enfants demandaient pourquoi ils s'appelaient tous Pacho Luis, et les pères, chacun de leur côté, donnaient des réponses comme :

— Ne pose pas tant de questions, tête de mule, tu vas te rendre malade.

Horacio aimait qu'ils se retrouvent chez lui, pour leur faire admirer les vaches et les orangers, pour les emmener au garage où il conservait ses antiquités (« Viens, que je te montre quelque chose ») et ouvrir avec grand soin l'une des nombreuses caisses qui s'empilaient jusqu'au plafond, d'où il commençait à sortir des journaux jusqu'à tomber sur un objet enveloppé dans un vieux pyjama. Il dénouait précautionneusement l'emballage et faisait apparaître, par exemple, deux bacchantes aux seins saillants travaillées en relief sur un disque d'ivoire de presque un mètre de diamètre.

— Alors, ose me dire que ce n'est pas la perfection.

Quand les affaires marchaient mal et qu'il était à court d'argent pour payer le marché ou les échéances du crédit de la maison, avant de vendre l'un des objets emballés dans le garage, Horacio jouait comme un fou aux courses et demandait un prêt à ses frères. Il fumait cigarette sur cigarette, dormait mal, était d'humeur massacrate. À la maison, il ne parlait plus. Il avait des maux d'estomac. Pour se calmer un peu, il faisait du rangement, coupait de l'écorce de bananier

pour ses vaches, leur donnait du miel, les brossait et leur tendait du sel dans le creux de la main.

Horacio palpa le ventre de la vache pleine. Il y colla son oreille.

L'embryon nage dans les eaux, pensa-t-il, les sabots encore à moitié liquides, la queue de poisson. Celui qui est, celui qui est, celui qui est, pas celui qui sait. Le diable a une queue, comme dit Pacho Luis. Quelque part en Europe, j'ai vu l'immense tableau de l'Ange déchu, tombant cul par-dessus tête aux enfers, dans son ardente armure dorée. La tête du veau, à ce stade, pourrait tout aussi bien être celle d'une chèvre ou d'un cheval. L'autre jour, j'ai rêvé que le diable me traînait en enfer par la cheville, sur un chemin qui ressemblait à celui qui descend la rivière dans la propriété d'Eladio. L'eau la plus froide du monde. Il avait une fourchette à la main, des écailles sur les épaules et des poils de cochon sur le dos, comme le père Méjía. Des pattes de bouc et une haleine de silure en décomposition. Je me suis réveillé en hurlant et suis resté un moment à moitié ici, à moitié en route pour l'enfer. Et après, mes mains enserrant ses fesses et ma bouche pleine de son sel, moi, moi, ses cheveux défaits, épais comme la fougère étalée, Margarita, mon Dieu, mon cœur, presque douloureux, sur le point d'éclater.

Il s'installa plus confortablement sur le tabouret pour calmer son érection et mouilla d'un peu de lait tiède l'un des pis, afin de le lubrifier et de faire venir le lait. Puis ses larges mains le pressèrent avec habileté et

le jet s'écoula, soyeux et puissant, au milieu de la mousse de lait chaud déjà dans le seau. Son bras gauche était un peu endolori, il pensa que c'était à cause du mouvement de la traite. Vers dix heures, les filles se lèveraient et vers onze heures les sœurs de Margarita débarqueraient. Lorsqu'il retournerait à la maison pour se laver, le gynécée serait déjà au pouvoir, comme dans une citadelle de femmes.

Martica, la plus âgée de ses belles-sœurs, célibataire, qui vivait de la vente d'articles ramenés de Miami (surtout des cosmétiques de chez Avon, tellement meilleurs que ceux de chez Revlon), les badigeonnait souvent de crèmes diverses. Lorsqu'il revenait du pré, imprégné d'une odeur de vache et de lait, il trouvait ses trois filles aînées, ses cinq belles-sœurs et Margarita (qui n'avait sans doute aucun souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente), neuf femmes au total, assises dans la pièce, méconnaissables si ce n'est par la voix, aveuglées par des rondelles de concombre qu'il fallait poser sur les paupières après avoir couvert celles-ci d'une crème spéciale Avon anti-pattes-d'oie. Parfois, à ses filles et belles-sœurs se joignaient des amies et des clientes de Martica, formant ainsi des groupes d'une vingtaine de femmes, et celle-ci apportait sandwiches et bouteilles de limonade pour agrémenter ce qu'elle appelait une « démonstration de produits ».

— Ou je suis mort ou c'est le début de l'Apocalypse, disait Horacio s'il était de bonne humeur ;

quand il était mal luné, ce qui était le cas la plupart du temps, surtout s'il avait dû vendre l'une de ses antiquités, il disait : Encore ce bordel chez moi ! Putain de vie !

— Jésus Marie, Horacio, qu'est-ce que tu es vulgaire.

— Quel langage.

— Jésus Marie, papa. Tu devrais avoir honte.

— Grossier personnage.

— Ne faites pas attention.

— Jésus Marie, Horacio.

— Vulgaire.

— Grossier !

— Vulgaire.

Vers midi le fils se leva. Après avoir crié : « Carlina la morue, qu'est-ce que tu fous avec le déjeuner ? », il débarqua dans la pièce où se trouvaient les femmes barbouillées de crème et dit : « Le palais des horreurs ! », faisant ainsi rire, allez savoir pourquoi, la plupart des femmes qui, sans cesser de bavarder une seconde, s'abandonnaient à l'obscurité des rondelles de concombre. Puis il demanda à sa mère ce qu'elle avait bien pu foutre de son lance-pierres.

— Il est là où tu l'as rangé, Jerónimo Guillermo, dit Margarita de sa voix pleine, ferme, grave, douce et feutrée de femme de quarante et un ans.

Le fils monta au second étage et commença à dévaster sa propre chambre, à la recherche du lance-pierres. Ne le trouvant pas, il saccagea ensuite celles des filles,

N° d'imprimeur :
Dépôt légal : septembre 2012
Imprimé en France